

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N° 61 janvier 1995

p. 2 Le "droit de langues" du commandeur
de Saint-Jean-des-Prés de Montbrison.

Joseph BAROU

p. 5 Soldats de la Révolution et de l'Empire
morts à Montbrison.

Pascal CHAMBON

p. 10 Histoire de Montbrison de Claude Latta.

Gérard AVENTURIER

p. 11 Le maire et ses missions difficiles (1961).

André MASCLE

p. 13 Un outil de tonnelier : le jabloir.

Pierre-Michel THERRAT

p. 19 La "Saumette" et le Préfet (conte).

Antoine BOUDOL

p. 21 Jean Dasté.

Thérèse MASCLE

p. 23 Trois disparitions :

- . Jean-Baptiste Chèze (1925-1994)
- . Jean Chambon (1915-1994)
- . Georgette Simonet (1915-1994)

VILLAGE DE FOREZ : Bulletin trimestriel.

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600
MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Rédaction : Joseph Barou ; **Abonnement-diffusion** : Philippe Pouzols

Comité de rédaction : Gérard Aventurier, Joseph Barou, Claude Beaudinat, Danièle Bory,
Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Jean Guillot, Marie Grange.

Illustrations : Pascal Chambon, P.-M. Therrat.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1995.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, St-Etienne.

Document :

"LE DROIT DE LANGUES"

DU COMMANDEUR DE SAINT-JEAN-DES-PRES DE MONTBRISON

C'est encore un acte tiré du fonds des notaires des riches archives de la DIANA qui nous apporte quelques précisions sur un droit que possédaient les commandeurs de Saint-Jean de Montbrison sous l'Ancien Régime.

L'hôpital ou commanderie Saint-Jean-des-Prés de Montbrison fut fondée au XII^e siècle par le comte de Forez Guy¹. Le seul reste de ce vénérable établissement - une chapelle mutilée dans le faubourg St-Jean - passe pour la plus ancienne construction de la ville.

La commanderie était une des trois maisons foréziennes² de l'ordre hospitalier et militaire de Saint-Jean-de-Jérusalem. Elle était dirigée par un prieur ou commandeur, noble, et desservi par un chapelain et des frères servants. Dans les premiers temps les commanderies servaient de maison de repos pour les chevaliers croisés et donnaient l'hospitalité aux pèlerins. C'étaient, en quelque sorte, des bases arrière pour les armées croisées.

La commanderie de Montbrison bénéficie, surtout au XIII^e siècle de nombreuses donations et devient puissante et riche. Le commandeur a la justice haute, moyenne et basse, comme seigneur du faubourg St-Jean, et bénéficie des revenus de domaines ainsi que de nombreux droits. Il reçoit à la fin du XII^e siècle les droits de leyde sur le marché de Montbrison - marché déjà important - ainsi que "le droit de prendre les pieds et langues des boeufs et les filets des porcs tués dans la ville la veille des fêtes de tous les Saints, ou leur valeur en argent"³.

Il est intéressant de savoir, six siècles plus tard, ce qu'il est advenu de cette pittoresque taxe. La commanderie St-Jean-des-Prés de Montbrison n'a plus la même utilité - les croisades sont bien loin - mais elle a encore un titulaire, même s'il ne réside plus, et "le droit de langues" existe encore. Un acte reçu par Morel, notaire royal à Montbrison, le 20 janvier 1739, en témoigne. Il s'agit de la "ferme du droit de langues" passée par le représentant du commandeur à deux Montbrisonnais.

Contre le versement de 170 livres en deux termes égaux, à Toussaint et à Pâques, les preneurs, la demoiselle Barbe Bulet qui est veuve d'un huissier et le sieur Perrin qui est pharmacien, sont autorisés à lever "les pieds et langues de tous les beufs, vaches, touraux, genisses et les lombes⁴ de tous les pourceaux qui se tuent dans la ville par les bouchers d'icelle" pendant toute l'année sauf durant les mois de mai et d'août.

Comment les preneurs font-ils ensuite pour récupérer leur mise et, bien sûr, obtenir un bénéfice ? L'acte ne le précise pas. On peut cependant supposer que depuis longtemps il n'y a plus prélèvement effectif des morceaux cités sur chaque animal abattu mais une redevance forfaitaire négociée avec les bouchers de la ville. Ces derniers sont bien organisés en une importante corporation et installés dans le même quartier, toutes circonstances qui doivent faciliter les choses.

Mais à la réflexion, le commandeur réside dans une autre province, la commanderie désertée est seulement habitée par son chargé d'affaires. Le sieur de la Vergnolle a la seule peine de faire rédiger un acte. On peut se demander ce que pensaient les Montbrisonnais de cette taxe qui ne

¹ Pour l'histoire de la commanderie St-Jean voir l'ouvrage de A. BROUTIN, "Les couvents de Montbrison", t. 2, St-Etienne 1876, p. 331-378.

² Les deux autres étant Chazelles-sur-Lyon et Verrières près de St-Germain-Laval.

³ Cité par A. BROUTIN, "Les couvents...", op. cit.

⁴ Il faut entendre "lombes", filets du porc.

correspondait plus du tout à l'utilité qu'elle avait pu avoir à l'origine quand les comtes de Forez voulaient soutenir les valeureux chevaliers croisés.

Joseph BAROU

*
**

FERME DU DROIT DE LANGUES

passée par le Sieur de la Vergnolle à demoiselle Barbe Bulet veuve Pineton

du 20 janvier 1739

Pardevant les notaires royaux aux baillages et senechaussées du Forest réservés pour Montbrison sousignés

fut presant Leonard Jaguet Sieur de la Vergnolle demeurant au chateau de la Commanderie de St Jean de la ville dud. Montbrison fondé de la procuration generale d'illustre seigneur frère Philibert du Saillant⁵ commandeur de la Commanderie par acte du dix huit avril mil sept cens trente trois receu La Cosse et son confrère no(tai)res a Brive⁶ enregistré au greffe dud. Baillage de forest le second du meme mois d'avril⁷ et restée au pouvoir dud. s(ieu)r La Vergnolle

lequel de gré aud. nom a donné a titre de ferme avec promesse de maintenir et faire jouir a Sieur Pierre Perrin pharmacien et de(moise)lle Barbe Bulet veuve de M(aître) Annet Pineton huissier royal, tous deux demeurans aud. Montbrison prenans et acceptans solidairement sans aucune division ni discussion de biens a ce renonçant, assavoir

les pieds et langues de tous les beufs, vaches, touraux, genisses et les Lombles et tous les pourceaux qui se tuent dans la ville par les bouchers d'icelle et que led. Seig(neu)r commandeur a droit de lever et percevoir pendant le cours de chaque année à l'expection des mois de may et aoust dont lesd. droits appartiennent au Seigneur de la Garde ;

la présente ferme faite pour le temps de six années entières et de suite qui commenceront au premier may prochain et finiront a pareil jour de l'année que l'on comptera mil sept cens quarente cinq moyennant chaqu'une des. années le prix et somme de cens soixante dix livres que lesd. s(ieu)r et dem(oise)lle Perrin et Bulet promettent et s'obligent solidairement comme dessus payer chaque année dans le chateau de lad. Commanderie en deux termes et payemens égaux chacun de quatre vingt cinq livres qui sont aux festes de toussaint et de paques le premier desquels echerra auxd. fetes de toussaint prochaines et le second a paques suivant ainsy continués d'année a autre et terme par terme jusques a l'expiration desd. six années pendant lesquelles lesd. s(ieu)r et dem(oise)lle preneurs jouiront desd. droits de la meme maniere que les precedens fermiers en ont joui sans pouvoir pretendre aucune diminution dud. prix et ferme pour quelques causes que se soit et puisse estre prevües et imprevuees meme en cas de mortalité de bestiaux, et fourniront aux frais des presentes et expedition a requeste dud. s(ieu)r La Vergnolle ;

ainsy convenu et accepté entre lesd. parties promis executé a peine de deppens par obligation et biens et personne dud. s(ieu)r Perrin soumission renonciation et clauses

fait et passé aud. Montbrison en étude l'an mil sept cens trente neuf et le vingtième janvier avant midy les parties ont signé⁸ ;

Lavergnolle	Perrin	B. Bullet Pineton
Ladret notaire royal		Morel notaire royal

⁵ Philibert du Saillant est commandeur de Montbrison de 1740 à 1751. Il ne réside pas à Montbrison.

⁶ Bas-Limousin.

⁷ Il faut lire du 2 mai, d'autres actes dans lesquels cette procuration est citée le confirment.

⁸ Notons la signature hésitante de Barbe Bulet et celles, élégantes et assurées de Perrin et de la Vergnolle.

SOLDATS DE LA REVOLUTION ET DE L'EMPIRE MORTS A MONTBRISON

Par un hasard heureux, un document relatif à un aspect de l'histoire de l'extrême fin de la Révolution puis du Consulat et enfin, partiellement, du Premier Empire, a été conservé dans les archives d'un collège montbrisonnais. Il s'agit d'un petit cahier composé de quatre feuilles protégées d'une couverture issue de la réutilisation d'un document fiscal d'Ancien Régime daté de 1779... L'époque était à la récupération de tous les matériaux et, on le voit, pas seulement du bronze des cloches : la Patrie n'avait-elle pas été proclamée en danger quelques années auparavant ?...

Ce cahier est intitulé "Registre mortuaire de l'hôpital civil de Montbrison pour les militaires décédés depuis le 24 Vendémiaire An 8 jusqu'au.... [sans date]". Il devait être tenu par "l'administrateur municipal de la commune et canton de Montbrison" faisant fonction de "citoyen commissaire des guerres de la 19ème Division Militaire en son absence". En fait, il a été rempli par deux hommes signant tous deux en tant qu'économés : Gardon jusqu'au 28-Mars 1802 puis Chartre jusqu'au 9 Avril 1807, date du dernier décès enregistré.

Ce cahier contient les noms de trente soldats décédés à l'hôpital de Montbrison du 16 Octobre 1799 jusqu'au printemps 1807. La grande majorité de ces hommes sont morts avant le début du Premier Empire¹ puisque sept seulement sont dans ce cas. Une très faible partie sont morts avant la prise de pouvoir de Bonaparte le 18 Brumaire An 8 qui instaure le Consulat. La plupart, donc, de ces soldats sont morts sous ce dernier régime.

Ces hommes appartenaient à des unités variées, typiques de cette période agitée, puisqu'on voit des dragons, cavaliers de régiments existant déjà sous l'Ancien Régime, des fantassins des demi-brigades créées durant la Révolution et des soldats de régiments formés au début de l'Empire.

Avant de voir plus en détail qui étaient ces hommes, il est peut-être bon de rappeler le caractère original de l'armée révolutionnaire qui, tout de même, parcouru une bonne partie de l'Europe et, même, de l'Afrique avant de fournir une proportion importante des cadres de la Grande Armée de Napoléon.

Jusqu'en 1791, l'armée française est toujours l'armée de ligne héritée de l'Ancien Régime. Puis, les effectifs ayant quelque peu "fondu" du fait des désertions et le besoin d'une armée "patriote" se faisant également sentir, on fit appel au volontariat. Ces "volontaires" s'ils étaient parfois motivés manquaient cruellement d'expérience, ils formèrent pour commencer des bataillons de 567 hommes. La proclamation de la "Patrie en danger" le 11 Juillet 1792 provoque alors la création de nouveaux bataillons. Mais cette armée révolutionnaire doit coexister avec les régiments de ligne traditionnels, coexistence parfois difficile.

D'où la décision de Février 1793 "d'amalgamer" ces deux armées : deux bataillons de volontaires fusionnant avec un bataillon de ligne formaient désormais une seule "demi-brigade". Mais le manque d'hommes se faisant sentir, on eut recourt à une "levée en masse" qui, loin d'être partout une mobilisation patriotique spontanée, fut un véritable enrôlement forcé des célibataires de 18 à 40 ans. Il y eut tout de même des volontaires

¹ En 1804.

Le présent registre contenant deux feuilles a été dressé en vertu de la loi du 25 mai 1838 par moi administrateur municipal de la commune de Montbrison chef lieu du département de la Loire faisant les fonctions du c^o communal des gardes de la dix-neuvième division militaire en son absence, pour servir à invoquer les articles de lois de décrets de militaires dans l'hôpital civil de Montbrison conformément à l'article 9 de la loi du 18 août 1837 relative au service de santé de l'armée et de l'hôpital le vingt-quatre vendémiaire an huit de la Rep. française



N^o 1 Le citoyen pierre poirier Requisitionnaire dragon de la première compagnie du septième régiment en cantonnement en cette commune natif d'argenton canton de chateau gonthier département de la mayenne fils de françois poirier et de michelle jouin âgé de trente ans est entré dans l'hôpital civil de Montbrison le seize vendémiaire an 8 de la Rep. fr. et y est décédé le vingt-quatre du même mois et an par suite d'une fièvre et d'une pleurésie gangréneuse.

N^o 2 Le citoyen jerome chesquel Requisitionnaire dragon de la quatrième compagnie du septième régiment en cantonnement en cette commune natif de pleveigne du cidreval district de prest chesquel département de la finistère fils de jerome chesquel et de marie sivoire âgé de vingt sept ans est entré dans l'hôpital civil de cette commune le dix vendémiaire an huit de la Rep. fr. et y est décédé le dixième de prumaire même année par suite d'une fièvre et d'une pleurésie gangréneuse.

Le citoyen pierre doret Requisitionnaire dragon de la troisième compagnie du septième régiment en cantonnement en cette commune natif de ~~chilleu~~ canton de chilleu département du loirat fils de pierre doret et de ~~marie~~ ~~jeanne~~ ~~jeanne~~ âgé de environ vingt trois ans est entré dans l'hôpital civil de Montbrison le vingt-neuvième jour du mois de vendémiaire de l'an huit de la République et y est décédé le quatorzième de prumaire même année par suite d'une fièvre maligne.

Pierre Poirier
 Administrateur Municipal
 de Montbrison

parmi ces "réquisitionnaires" selon la terminologie du temps, c'était sans doute le cas du citoyen Victor Salamon "réquisitionnaire volontaire de la septième compagnie du premier bataillon de la trente-unième demi-brigade" originaire des Landes qui meurt à Montbrison le 17 Brumaire An 8 à l'âge de 25 ans...

Ce système de la réquisition persista jusqu'en 1798 lorsqu'on appliqua la loi Jourdan-Delbrel qui instituait la conscription à côté d'un volontariat de quatre ans². Cette organisation, bien qu'imparfaite et injuste en particulier du fait du remplacement, ne fut définitivement abolie qu'en 1905.

Les soldats morts à Montbrison appartiennent donc à des unités diverses :

- Huit "anciens" de la 2ème demi-brigade de vétérans morts de Juin 1801 à Mai 1805.
- Six cavaliers du 7ème Dragons morts d'Octobre 1799 à Février 1800.
- Quatre fantassins de la 80ème demi-brigade morts de Janvier à Février 1800.
- Trois soldats du 1er bataillon auxiliaire du département de la Loire de Novembre 1799 à Janvier 1800.
- Deux soldats de la 58ème demi-brigade morts en Décembre 1802 et Avril 1803.
- Deux soldats de la 4ème demi-brigade d'infanterie légère morts en Mars et Avril 1802.
- Deux soldats du 4ème régiment d'infanterie légère en Mai 1805 et Avril 1807.
- Un soldat de la 31ème demi-brigade en Novembre 1799.
- Un soldat du 4ème régiment (?) en Janvier 1805.
- Un soldat du régiment de réserve du département de la Loire en Janvier 1806.

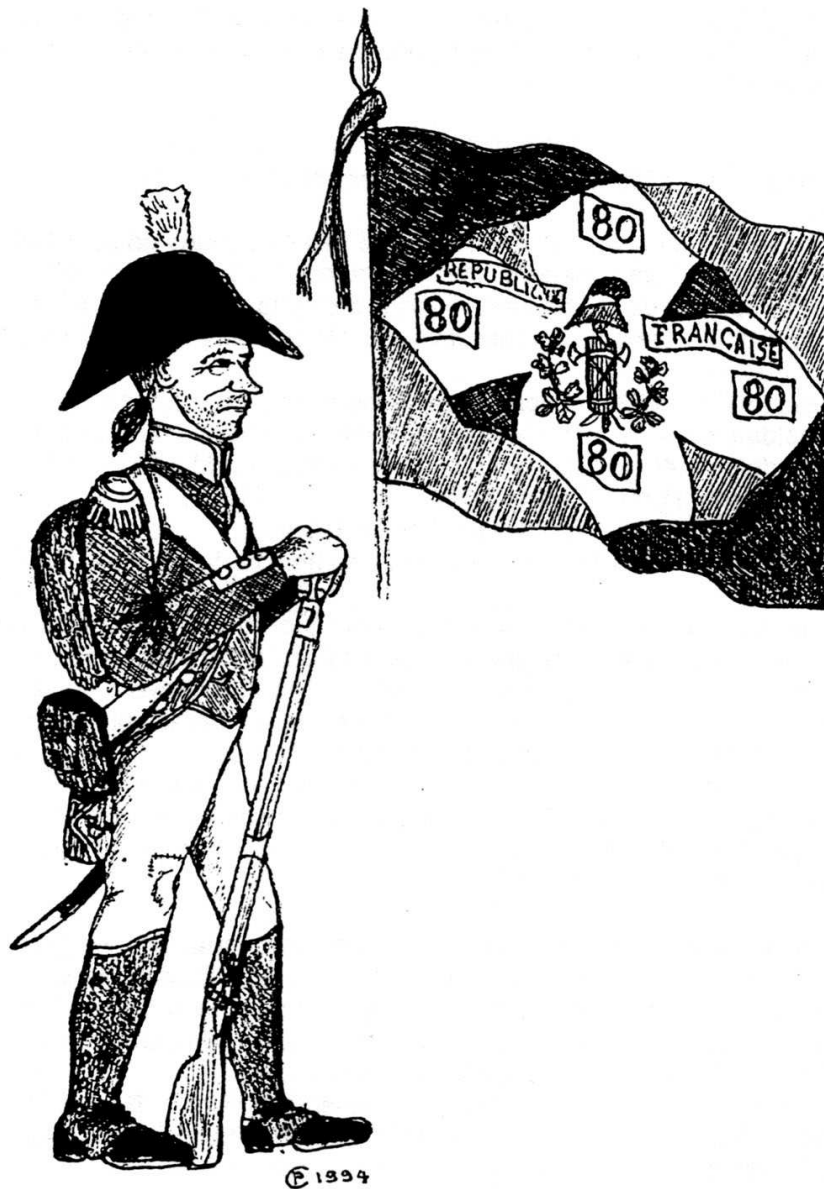
Nous ne savons pas précisément le pourquoi de la présence de ces soldats à Montbrison, certains appartenaient très certainement à des unités de passage dans la région, d'autres étaient des conscrits morts probablement avant de rejoindre leurs unités, d'autres enfin étaient en garnison, au moins temporairement comme certains de nos dragons "en cantonnement en cette commune" en l'An 8. Certains de ces malheureux avaient sans doute connu du pays avant de venir s'éteindre dans un hôpital d'un département fort tranquille : la 58ème DB avait participé à la campagne d'Italie en 1796 et 1797. La 4ème DB d'infanterie légère n'avait-elle pas été organisée par le général Bonaparte à partir de Mars 1796 ?...

Les origines géographiques de ces soldats sont fort variables : les dragons sont nés dans les départements de la Mayenne, du Finistère, du Loiret, de la Manche (2) et des Vosges. Les membres de la 80ème DB sont originaires de la Vienne (2) et de la Charente-Inférieure - aujourd'hui "Maritime" - (2). Les fusiliers Pierre Dudiant et Mathurin Thirieux de la 58ème DB sont natifs de la Mayenne et du Loiret.

Les vétérans sont, eux, issus de départements voisins : Denis Fournier est né à la Guillotière, François Gros et Antoine Vidal sont du Puy-de-Dôme. Mais que penser d'Isac [Isaac ?] Jameson "anglo-américain natif d'Irlande" qui meurt à environ 40 ans de "fièvre maligne" avec le grade de capitaine à la 2ème compagnie du 1er bataillon auxiliaire du département de la Loire le 16 Nivôse An 8, onze jours après son hospitalisation ?... Antoine Vidal, emporté par une "fièvre" le 24 Pluviôse An 13 à 40 ans, a-t-il voulu que les siens sachent quel était son sort pour que l'économiste ajoute sur le papier "nous a déclaré avant sa mort qu'on lui avait donné un faux signalement qu'il étoit fils Raimond Vidal [...] natif de Paulhain [...] Cantal" ?...

Les soldats foréziens sont, en fait, peu nombreux : Antoine Gubien "conscrit volontaire au

² Cf du même auteur et sur ce sujet précis, article dans le numéro 37 de "Village de Forez", Janvier 1989.



CHASSEUR ET DRAPEAU DE LA 80ème DEMI-BRIGADE
1800

1er bataillon auxiliaire du département de la Loire” est né à l'Hôpital-le-Grand et meurt à 23 ans, environ, le 19 Brumaire An 8 de “fièvre maligne”. Jean Perard âgé d'environ 27 ans est réquisitionnaire dans la même unité que le précédent lorsqu'il décède de “péri-pneumonie” le 20 Frimaire An 8 et est né à Saint-Jean-Soleymieux. Jean Lacoste est né dans le canton de Saint-Just, sans plus de précision, et est emporté par une “fièvre maligne” à 31 ans alors qu'il est fusilier à la 2ème DB de vétérans. François Libercier, 20 ans lorsqu'une fièvre le fauche, est un conscrit de l'An 13 originaire de Saint-Georges-Hauteville. Pierre Hôlaniee³ de Champdieu, 21 ans, est lui aussi conscrit mais au 4ème léger et meurt du même mal. Claude Cote, 30 ans, est natif de Saint-Romain-d'Urfé et succombe à un “rume cartareux” [rhume catarrheux].

N'étant pas compétent dans le domaine médical, je ne me risquerai pas à analyser les causes des décès, on peut constater qu'au moins la moitié de ces soldats succombent à des fièvres “malignes” ou “putrides”...⁴

Trois hommes seulement meurent de blessures, dont un suite à une chute, rien d'étonnant à cela : la guerre est loin, au moins géographiquement et les blessés au combat meurent rapidement ou, alors, sont soignés à proximité des champs de bataille. Nous avons là le triste tableau d'un hôpital plutôt banal dans lequel on meurt, souvent jeune, de maux bien oubliés dans la France de la fin du XXème siècle.

Pour finir, on peut constater comment le large éventail des origines géographiques de ces combattants chevronnés ou de ces jeunes conscrits correspond au formidable brassage des hommes et des idées entraîné par la Révolution et, quoique différemment, l'Empire; ce document n'a pas de réelle valeur statistique du fait du faible nombre d'individus mais il est le témoin d'une époque troublée.

Pascal CHAMBON

³ Nous avons choisi de respecter l'orthographe, plutôt fantaisiste, du texte d'origine.

⁴ Parmi ces fièvres, on pourrait peut-être reconnaître parfois la typhoïde.

HISTOIRE DE MONTBRISON

DE CLAUDE LATTA

La mémoire forézienne retiendra qu'en 1994 parut la première histoire générale de Montbrison étendue jusqu'aux bornes de l'an 2000. Elle ne donnera pas comme une révélation la connaissance de son auteur, Claude Latta, tant ses écrits avaient été nombreux dans les dernières décennies du siècle. Ses concitoyens n'avaient pas eu non plus à marquer leur surprise, seulement à exprimer leur approbation à celui qui les avait informés si souvent sur leur passé, sur Guy IV le comte de Forez, sur le marquis de Rostaing, un "libre citoyen" sous la Révolution, sur le duc de Persigny à l'origine de la création de La Diana. Ils n'avaient même pas remarqué que ces grands Foréziens avaient fait l'objet d'encarts dans le livre. Toutefois, la page réservée au seul contemporain "Marguerite Gonon ou l'Histoire" ne leur avait pas échappé ; il parlait de travaux historiques, mais aussi du courage d'une femme en 1940.

En tant qu'ouvrage général, le livre de notre ami prend en compte les publications précédentes sur l'histoire du Forez et intègre les contributions récentes, celles de Marguerite Fournier et de Joseph Barou, de François Tomas et de Robert Périchon, de Monique Luirard et de Claude Longeon, de Jean Bruel et de Francisque Ferret, de Marguerite Gonon et d'Etienne Fournial. Il a été bâti, selon son auteur, pièce par pièce. A notre sens, il répond à l'image proposée par Fernand Braudel en organisant la superposition des étages de la durée - référez-vous à "Montbrison, capitale des comtes de Forez" -, de l'événement, en surface, comme la "permutatio" de 1173 ou l'échange entre Guy IV et l'archevêque Guichard, et, soutenant le tout, de la structure, comme la vie des communautés religieuses ou les "milieux d'affaires". Parmi les apports nouveaux, le plus important concerne la période qui s'étend de la Restauration à l'Empire, marquée par les quarante-huitards Eugène Baune et Martin Bernard.

L'ouvrage résonne comme la rencontre patiemment déchiffrée avec une ville, comme le déploiement d'une information méthodique constituée en réseaux, ou plus symboliquement, il ressort comme le lieu de convergence d'activités antérieures. Il est le mûrissement de nombreuses lectures - la bibliothèque de Claude déborde de sa maison, la somme de travaux ininterrompus de recherche et d'exposition - thèse du 3e cycle, articles, monographies, conférences, la conséquence de communications savantes dans des colloques - colloques de Montbrison, de Paris et de Londres. Il apparaît encore comme le prolongement de nombreux engagements sur le terrain - visites guidées, enquêtes sur la mémoire collective, organisation d'un colloque sur la Révolution, comme un écho des productions données dans "Village de Forez", notre revue, et ne l'oublions pas, comme l'aboutissement d'un exercice pédagogique constant qui consiste à faire renaître l'histoire, à comprendre ses acteurs, à interroger ses leçons. Naturellement, le défi était de combiner ces éléments épars, de les mettre en scène dans une continuité et une perspective historiques. Claude Latta est passé à l'acte... de généraliste avec la rigueur et le cran qu'on lui connaît.

Claude a écrit "Histoire de Montbrison" avec la conscience d'un historien de métier, la plume d'un pédagogue et le cœur d'un humaniste moderne qui analyse tous les comportements avec cette attitude de sympathie véritable que réclamait Henri-Irénée Marrou. L'"Histoire de Montbrison" édition de 1994 est-elle "monument" comme on l'a dit ? l'histoire, et seulement elle, en conviendra. Dans l'immédiat, le lecteur aura le bonheur d'y gagner une connaissance émancipatrice, de découvrir une "Vulgate", qui lui rendra plus accessible et plus cohérente la compréhension de mille ans de son histoire. Nous sommes fiers que "Village de Forez", comme la Diana, ait pu donner aux recherches et aux écrits de Claude Latta la part de diffusion et de reconnaissance qu'ils méritent.

Pour le comité de rédaction de "Village de Forez"

Gérard Aventurier

LE MAIRE ET SES MISSIONS DIFFICILES

(1961)

On ignore parfois que le maire doit remplir des missions pénibles qui, s'il n'est pas insensible, lui laisse des mauvais souvenirs. En effet, il doit aller annoncer aux familles de douloureuses nouvelles dues aux accidents ou à la guerre. Que mes lecteurs me pardonnent ces récits mais les faits rapportés m'ont beaucoup touché.

Un jeune Montbrisonnais, officier, moniteur pilote, avait disparu au cours d'un vol d'entraînement. Pour les parents très honorablement connus, c'était un coup terrible. Sa jeune femme attendait un enfant.

Quelques semaines après, je reçus la mission de remettre la Croix de Guerre à cette veuve éplorée. Il fut convenu que cette cérémonie aurait lieu à la mairie, en présence de quelques amis, une douzaine de personnes.

A l'heure dite, les quatre membres de la famille, le père, la mère, la soeur, l'épouse, prirent place en face de moi. Je les avais accueillis, osant à peine les regarder car j'imaginai trop leur chagrin.

Je commençai par lire la citation de ce brillant officier, les assistants debout, puis je crus bon d'ajouter quelques mots. Je sentis que mon émotion croissait rapidement. Les parents me regardaient intensément, tout près. Le père, avec sa couronne de cheveux blancs, avait l'âge du mien et semblait maîtriser son chagrin. Qu'aurait fait le mien à sa place ? Cette pensée me traversa l'esprit. Je percevais aussi que nous étions tous très émus. Ma gorge se serrait malgré mes efforts pour maîtriser cet émoi. La mère pleurait doucement... C'était trop, ma voix se bloqua et pendant quelques secondes de silence insoutenable, je me crispai, sous les regards infiniment tristes de ces braves gens dont, sans le vouloir, je ne diminuai pas le chagrin.

Avec peine, avec l'envie de pleurer, je repris la parole et remis rapidement la Croix, distinction dérisoire à côté du drame vécu.

Lorsque nous nous séparâmes, je sentis, au serrement des mains, qu'ils avaient compris que j'avais, un instant, partagé leur peine.

Puis vint le temps de la guerre d'Algérie qui, comme celle d'Indochine, touchait peu les familles qui n'avaient pas un des leurs mobilisé. Mais les maires avaient une tâche difficile, celle d'annoncer la mort d'un fils...

Après tant d'années, l'oubli est venu. Malheureusement pour moi, je garde le souvenir de quelques mauvais moments. Était-il utile de les évoquer ? Il me semble qu'en les racontant l'intensité du souvenir de ces drames humains s'affaiblira dans mon esprit et prépare leur apaisant oubli.

Nous étions invités, ma femme et moi, chez Monsieur le Receveur des Finances qui savait que mes conflits avec son administration n'altéraient pas la qualité des relations personnelles. Nous nous apprêtions à passer un bon moment quand on m'appela de la mairie : un télégramme annonçait un malheur, je devais d'urgence prévenir la famille qui habitait à peine à cent mètres

de là. Je m'excusai auprès des hôtes et partis en me préparant, pendant quelques instants, à une entrevue pénible. Je sonnai. La mère de l'aviateur, dont l'avion s'était écrasé à l'atterrissage, m'accueillit étonnée, puis après quelques secondes, ouvrit de grands yeux bientôt pleins de larmes. Son mari arriva et comprit aussitôt le sens de cette visite, mais ils me parurent tous deux plus solides dans leur détresse que je ne l'avais supposé. "Il est mort pour la France" dit le père avec dignité et il me demanda quelques détails que je ne pouvais fournir. Leur image me resta en souvenir pendant des années. Je crois que ce jour-là, malgré l'amabilité de mes hôtes, j'ai totalement manqué d'appétit.

Mais la guerre durait. Je souhaitais ardemment que les télégrammes soient rares et m'épargnent une tâche difficile. J'étais trop sensible. Quelques mois encore... et un autre arriva. Un sous-officier et ses hommes avaient été atteints par un feu qu'ils avaient allumé imprudemment. Le vent avait brusquement tourné (je crois me rappeler de ces faits).

Je me rendis donc au domicile du père de ce chef de section, révisant toutes les formules à utiliser pour annoncer la mauvaise nouvelle qui provoquait un grand chagrin... Je trouvai un homme âgé, assis près d'une table. Il ne me connaissait pas et resta indifférent à mes premiers propos. J'étais un visiteur, comme d'autres voisins. Néanmoins, j'annonçai avec beaucoup d'hésitation le décès de son fils. Il ne réagit pas et j'en fus désespéré. Je répétais donc le contenu du télégramme. Il ne me parut pas affecté et en tout cas n'exprima aucun sentiment. Au moment du départ, il me demanda... s'il pourrait toucher l'argent du carnet de caisse d'épargne de son fils. Je fus complètement abasourdi. J'ai pensé sur le moment qu'il n'avait pas encore compris et aussi qu'il avait beaucoup de chance d'être très âgé et que j'ai les mains vides... Je me suis peut-être trompé sur ce pauvre homme.

Malheureusement, je dus encore accomplir une autre démarche, celle-ci bouleversante. On me téléphona à mon domicile : un jeune que je connaissais bien, ainsi que ses parents, avait été tué dans un combat. Je décidai de suite d'aller prendre connaissance du télégramme en faisant un petit détour et passer devant la maison paternelle pour, au retour, ne pas me tromper.

La rue était déserte. J'étais à quelques trente ou quarante mètres du seuil de la maison. La mère allait sortir. Elle me vit et poussa un cri et rentra précipitamment : elle avait deviné, car je le sus plus tard, mortellement inquiète, elle m'avait supposé porteur d'une mauvaise nouvelle. Arrivé à la mairie, je demandai au concierge - qui connaissait parfaitement le père - d'aller le chercher avec tact. Il arriva de suite dans mon bureau. Je fus dans l'admiration. Cet homme modeste m'écouta très calmement. Où puisait-il cette force pour apprendre ainsi la nouvelle de la mort de son fils unique avec une telle dignité ? J'ai fréquenté des centaines de camarades ou de citoyens de toutes conditions, beaucoup aux situations enviées, mais je n'avais pas encore trouvé un homme simple dont la tenue réservée avait quelque chose d'extraordinaire. Je regrette aujourd'hui de ne pas l'avoir encore mieux apprécié. Quel courage reconfortant ! Merci Monsieur B...

La guerre finie... le monde pensa à d'autres drames. Mais j'aurai quand même payé bien cher le pouvoir de déléguer cette mission auprès des familles. Peut-être ignore-t-on ainsi que la tâche du maire ne se limite pas à présider une réunion du conseil ?

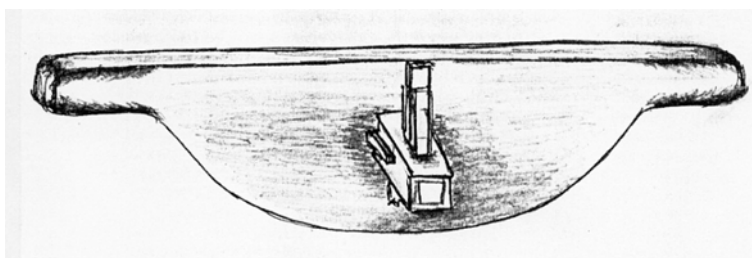
André Mascle

Un outil de tonnelier : le jabloir

Dans nos pays de vignes, chaque village un peu important avait son tonnelier. Le dernier de la région¹, installé sur le boulevard de la Madeleine à Montbrison, a cessé son activité il y a quelques années (les pages jaunes de l'annuaire de la Loire nous livrent seulement l'adresse d'une société de Cognac).

Boën comptait deux tonneliers en 1880 : Bellancourt et Brunel et trois en 1905 : Bruel, Chasse (nom prédestiné pour un tonnelier !) et Petitbout². Intimement lié à la viticulture, le tonnelier avait du mal à satisfaire toute sa clientèle les bonnes années ; les mauvaises récoltes laissant plusieurs tonneaux invendus. Son travail consistait à fabriquer futailles et cuves et, surtout ces dernières décennies, à réparer les vieux fûts.

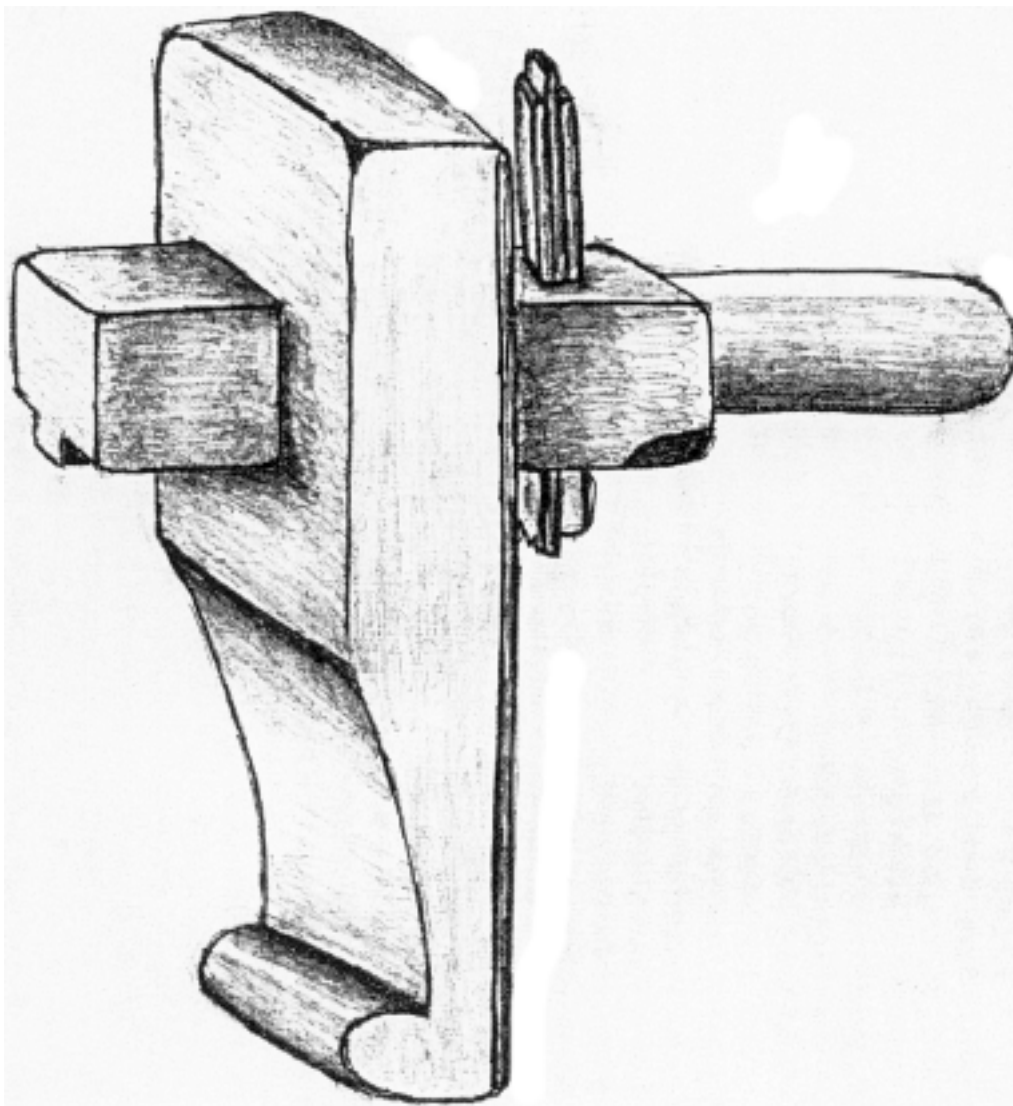
Pour ce travail, le tonnelier utilisait des outils spécifiques à sa profession. Parmi ceux-ci, le "jabloir" (ou "jabloire") permettait de "tirer le jable" – le jable étant la rainure creusée aux deux extrémités des douelles (douve) d'un tonneau dans laquelle viennent s'encastrent les fonds. Un modèle fruste de cet outil réalisé par l'artisan lui-même (à l'exception du fer) est composé d'un demi-cercle en bois terminé par deux poignées diamétralement opposées. Dans un trou central coulisse une pièce de bois carrée portant le fer. Nous reviendrons plus loin sur une description plus détaillée de ces éléments et sur la façon de les utiliser.



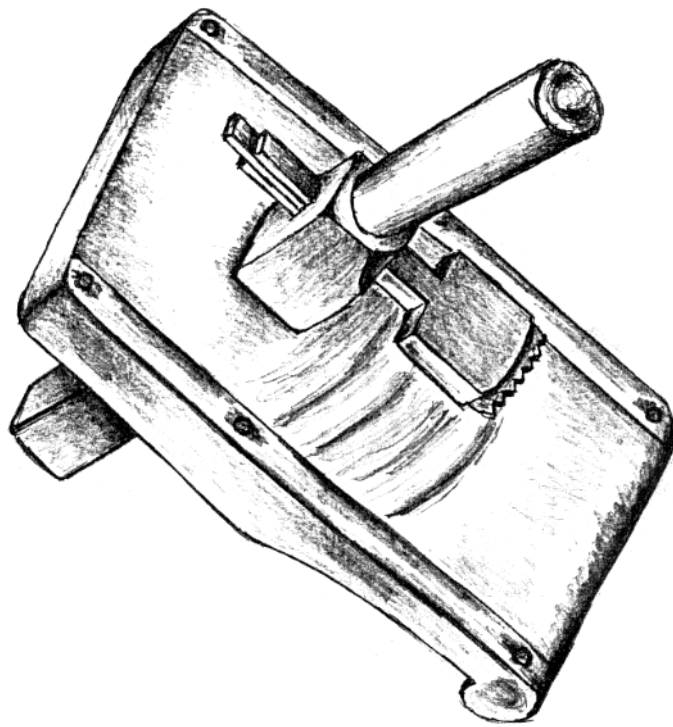
Un autre jabloir, aux formes plus élaborées, dessiné ci-dessous, présente un double intérêt : son ancienneté manifeste (nous pouvons le dater probablement du 18^e siècle) et les signes que son propriétaire a tracés dessus.

¹ Henri Liaud qui était lui-même fils de tonnelier.

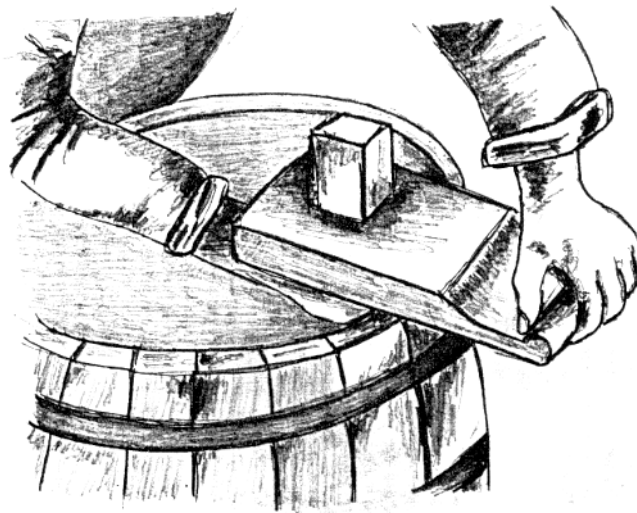
² Cf. *Annuaire administratif, commercial, industriel et statistique du département de la Loire*, années 1880 et 1905.



Commençons par décrire cet outil. Il est formé d'une platine : pièce de bois rectangulaire de 30 cm de long par 14 cm de large et épaisse de 5 cm. La face supérieure de ce bois est amincie progressivement sur un tiers de la longueur, mais en conservant à l'extrémité un boudin à l'épaisseur initiale – boudin servant de poignée. Sur les bords longitudinaux de l'autre face, deux feuillures sont garnies de bandes métalliques de renfort. Au centre des deux tiers restants, cette platine est percée d'un trou carré de 5 cm de côté dans lequel coulisse une autre pièce de bois longue de 27 cm que l'on immobilise par un coin de bois. Côté face inférieure de la platine, ce bois, après deux arêtes joliment chanfreinées, se termine par une section circulaire pour former une deuxième poignée. C'est cette pièce qui porte le "fer" servant à creuser le jable – fer qui est en deux parties. La première, épaisse d'un centimètre à l'extrémité un peu arrondie (c'est cette partie arrondie qui appuiera sur le tonneau et servira de butée de profondeur) est en forme de "U" en coupe dont le fond mesure 4,5 cm et les bords, très étroits, sont en queue d'aronde. Ils servent de guide à l'autre partie qui porte les petites dents qui vont creuser le bois des douelles. Ces deux pièces métalliques comportent chacune une tige plus étroite entre lesquelles vient se glisser un coin en fer qui immobilise les deux parties précédentes entre elles et dans le trou pratiqué dans la pièce de bois carrée. L'ensemble de ces trois fers est parallèle à la platine.

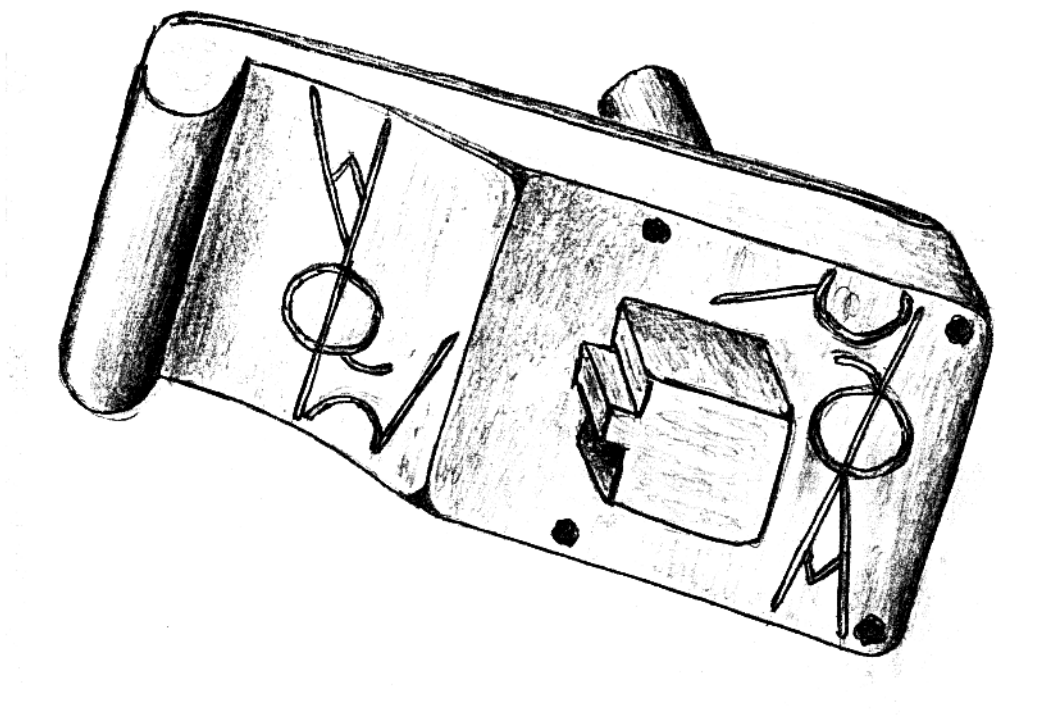


Le tonnelier posait le jabloir sur l'extrémité supérieure du tonneau bâti (douelles et cercles) ; une main à l'extérieur du fût tenant le boudin-poignée de la platine, et l'autre à l'intérieur tenant la poignée du carré. D'un geste circulaire, l'artisan tirait son outil tout autour du tonneau, creusant ainsi une rainure dans laquelle sera enchâssé le fond.



Le jabloir s'apparente au trusquin : le carré de bois portant le fer pouvant coulisser, les dents travaillent à différentes hauteurs. De même la profondeur de la rainure peut varier (le fer épais servant de butée) en faisant coulisser le fer denté dans les queues d'aronde (le jabloir s'apparente alors au bouvet deux pièces des menuisiers). L'utilité des deux renforts métalliques de la face inférieure de la platine est alors évidente : à force de circuler sur la tranche des douelles, le bois du jabloir s'userait très rapidement sans cette protection.

Deux marques semblables, gravées de part et d'autre du trou carré, dans le bois de la face supérieure de la platine, donnent à cet outil un intérêt particulier. Occupant toute la largeur du jabloir, ces marques rappellent celles utilisées par les compagnons tailleurs de pierre.



La largeur et la profondeur des traits n'excèdent pas deux millimètres. Les cercles ou parties de cercles de ces signes mesurent environ 27 millimètres de diamètre. Après un examen approfondi, le point central est souvent visible et une déduction s'impose : l'artisan a utilisé une rouanne en guise de compas pour tracer ces cercles.

La rouanne est un petit outil de tonnelier (14 ou 15 cm), formé d'une petite fourche à deux branches montée sur un manche. L'une de ces branches se termine en poinçon et l'autre en une petite lame recourbée sur elle-même formant reinette. Parfois une lame, terminée elle aussi en rainette, est accolée au poinçon. La rouanne sert au tonnelier à tracer sa marque sur les futailles.

Les traits droits sont exécutés à la rainette (petite gouge tranchante permettant de creuser des rainures dans le bois, utilisée couramment par le sabotier pour décorer le nez des sabots), voire d'un simple trait de scie.

Il reste maintenant posées deux questions délicates : qui était l'auteur de ces marques et quelle en était leur signification ?

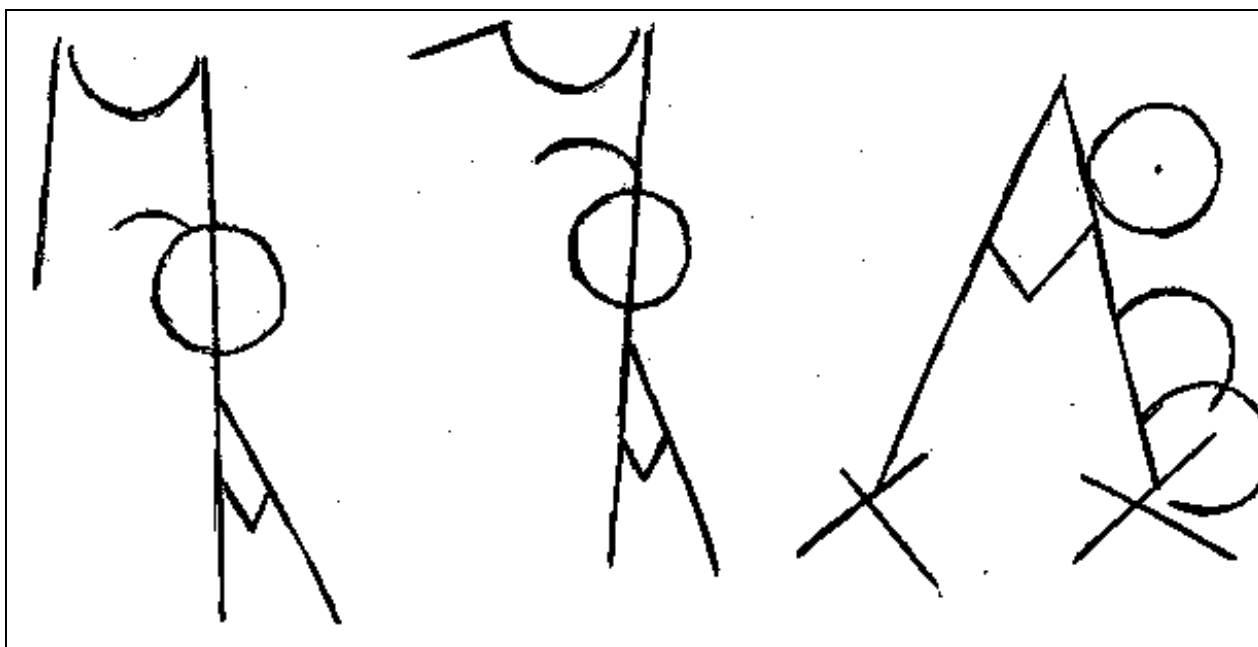
Il est fort probable que l'artisan propriétaire de ce jabloir, qui a tracé ces signes, appartenait aux compagnonnages (compagnons du Devoir ou compagnon du Devoir de Liberté). Les compagnons avaient en effet l'habitude de marquer leur ouvrage ; marques distinctives qui identifient le compagnon comme membre d'un Devoir et comme membre d'une société professionnelle (charpentiers, charrons, tailleurs de pierre, maréchaux, cordonniers, chapeliers, boulangers...). L'usage des marques est général (systématique chez les tailleurs de pierre) et, de ce fait, ces marques ont dû être les signes d'appartenance à une société, une confrérie. Pour revenir à notre jabloir, une des branches professionnelles des compagnons était

les tonneliers-doleurs (utilisant la doloire : hache plate et rectangulaire à grand manche pour dégrossir les douelles).

Parmi ces signes, nous relevons sur le jabloir (et très fréquemment par ailleurs) un "A" majuscule qui doit schématiser le compas et l'équerre entrelacés, symbole maçonnique par excellence. *De fortes analogies de vocabulaire, de symboles et de rituels existaient entre le compagnonnage et la franc-maçonnerie (sociétés secrètes l'une et l'autre). Elles semblent avoir été d'emblée très poussées : les rites des premiers compagnonnages des métiers de la construction sont ceux des maçons opératifs qui concrétisent leur activité par des signes inscrits sur les pierres taillées des monuments.*³ Un angle aigu à deux côtés égaux symbolise le compas et signifie la justice. Un angle droit (un angle aigu) symbolise l'équerre (la fausse équerre) et signifie la droiture. Dans le symbolisme des outils, nous pouvons signaler encore le trait horizontal symbole de la balance ; le trait vertical celui du fil à plomb ; le trait diagonal, la règle ; le demi-cercle, le gabarit du cintre.

Tout aussi fréquents sont les cercles et les parties de cercle. Le cercle, symbole païen de l'univers, symbole chrétien de l'éternité, de la perfection divine, symbolise aussi le caractère fermé de la confrérie.

Quant à l'association des traits et des cercles (à l'image de la lettre grecque μ) le mystère reste entier. Pour aborder la symbolique, il vaut mieux garder la tête froide. Nous rencontrons, par ailleurs, des marques semblables gravées dans le bois de menuiseries anciennes (signes à ne pas confondre avec les repères inscrits sur les différentes pièces d'une charpente et qui servent au positionnement des divers éléments au cours du montage dont voici quelques exemples : I, II, III, , X, X). Ainsi, au dos du panneau central d'une porte d'armoire nous retrouvons les cercles et le A qui s'ancre sur deux X.



1-2 :

2

3

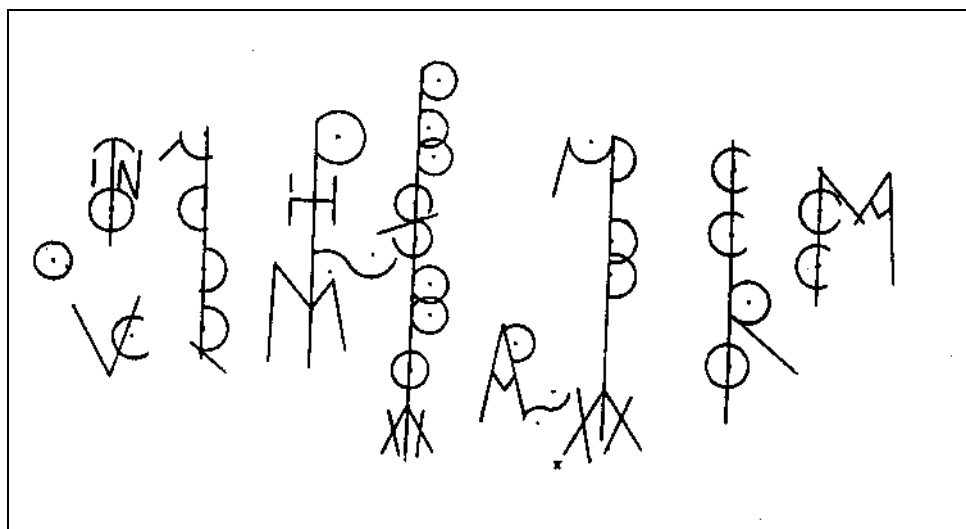
1-2 : marques du jabloir

3 : marque de la porte d'armoire

(échelle : 50/100)

³ Abel Poitrineau, *Histoire du compagnonnage*, p. 13.

De même, au nord du département de la Loire, de nombreuses marques, de type identique, sont visibles sur les portes du couvent des Cordeliers à Saint-Nizier-sous-Charlieu et sur celles des communs du château de Vougy (communs datant du XVIII^e siècle)⁴.



4

5

4 : marques du couvent des Cordeliers.
5 : marques des communs du château de Vougy.



Récemment, le décapage et la restauration des belles portes du prieuré d'Ambierle⁵, datant probablement de la reconstruction de 1753 à 1757 après un incendie, ont révélé une nouvelle marque (fig. 6) dans le même esprit que les précédentes (fig. 4 et 5). Nous serions très heureux de prendre connaissance et de noter les marques analogues que l'on voudra nous signaler.

6 : marque des portes du prieuré d'Ambierle (Echelle ½)

⁴ Marques relevées par M. Grosbeau.

⁵ Déposées par la municipalité au musée Alice-Taverne d'Ambierle, et exposées depuis, après restauration.

Conte :

LA "SAUMETTE" ET LE PREFET

ou la méconnaissance du patois source de surprise

Cette histoire, qui me fut racontée par mon père, se déroula vers 1890, entre quatre protagonistes, soit trois personnes et un animal :

- . Le préfet du département de la Loire,
- . Le maire de la commune de M... sur les bords de la Loire,
- . La mère G..., veuve, sans enfants, qui peinait beaucoup pour vivre.

Cette dernière possédait une ânesse qui lui donnait régulièrement un ânon ou une "saumette" (petite ânesse). La vente de ce jeune animal lui permettait de subsister.

*
**

Sayi vé ce que voué ina "saumette" ? Anè, parsonne zo sa. Nia mé de cent ans que n'appelave "saumette" ina peti-ete anesse. Your nia gi mé de zanes ni de zanesses dans le farmes ; nia ma de tracteurs. Ne volons essayi de raconta ine afère quète arriva nia mé de cent ans dans la commune de M... qué plassé dans la plana do Forez se le bord de Laïre¹.

Dans que l'afère nia tra parsonnes et ina "saumette" :

- Lou Préfe do département. O laye séquant de ma avé le zovris² de vé San Tiève³ que travaillalent dans le mines et le zuzines. Et o lamaye bian vegni pa la campagne pa chassi. Le maire de M... l'invitave séquante vai-i.

- Lou maire de M... que s'appelave P... O laye i grand demène pa lou "Chambon" que rapportave séquant de moneye⁴. O léte fier d'être Maire et o lore veyu devegni conseilli général.

- La mare G... ina pora fene qu'ave pardi se homme et se drôles⁵. I éte tota sola et barriave⁶ séquant pa arriva à vivre. Hourousament, i ave nanesse que gni donave régulièrement i petiot ane ou ina "saumette". La mare G... élevave la "saumette" ou le petiot ane et le vendzi pa se fère de moneye pa pouva vivre.

¹ Loire.

² Ouvriers.

³ Saint-Etienne.

⁴ Beaucoup d'argent.

⁵ Enfants

⁶ Peinait.

I jour pa la Noyé⁷ i malheur frappa la pora fene. Quand il entra dans l'étrable i treva sa "saumette" quète crava. I lète complètement désespéra. I mouada vé le maire et gni raconta ce que lète arriva. Pa yelle vouette la misère naïre. Lou maire essayi de la consola et gni répondzi : "Moussu lou Préfe dai vegni vé chime pa chassi la diominche que vi-i. Je gni dzerai votron malheur et pe être quo pora fére quo quafère pa ve aidzi.

La diominche lou Préfe arriva, chassa te le madzii et vé maïdze⁸ te le monde se beta a trable pa gouta. La fene do maire éte ina bouna cuisinière et le gouta éte bian bon. Quand ou fu fegni le maire te decetament gni dzi-i le malheur de la mare G... La pora fene ma quand pa vivre et pa yelle vouette la misère.

Lou Préfe éte i homme qu'aye séquant⁹ d'instruction. O léta longtemps pa le zécoles, mais o coniusse ran do patois de la plane et ne sayi pas ce que ouette ina "saumette". Mais o lète fier et ne veliu pas dzere quo nan sayii ran. O répondzi au maire que lou département aye i po de moneye pa aidzi que lou qu'étiant dans i grand malheur et quo fare son possible pa la mare G...

Le lendeman madzii o fi veni quoje que s'occupaye de la moneye do département et o gni demandaye ce que demoraye pa aidzi que lou qu'étiant dans lou malheur. N'étiant en fi-i de saison vé la Noyé. I demoraye pa grand afère mais bian mé que nan falle pa payi ina "saumette". Pa mé que lou Préfe o sayi-i pas ce que vouette ina "saumette" . Mais o lète fier et nan dzi-i ran. O demandaye selament ce que faille bailli¹⁰ à la mare G... Le Préfe nan sayii ran. O fi semblant de reflechi et pa pas se trompa, o répondzi : "Ne somme en fi-i de saison. Bailli gni donc to ce que demore"¹¹.

Quand lou maire reciaou lou papi do Préfe, i s'étonnaye et pa pas se trompa le fi liere à sa fene et à l'écoli-i¹². Ouette bian vrai. La moneye quète annonce vailli de note à dzi vai-i la valou de la "saumette". I mouada vé la mare G... et gni dziaou la bouna nouvelle.

La mare G... vouliu pa so craïre, mais quand i compris qu'i allaye techi tete que la moneye, i se meta à cri-i :

"Ah ! Sinte bouna Vierge !
Si selament la mare aye pouyu crava !" ¹³

Antoine BOUDOL

N.D.L.R. : Nous devons ce conte en patois à un ami de *Village de Forez* : Monsieur Antoine Boudol, un vieux Forézien né le 30 avril 1911 à Boisset-les-Montrond et aujourd'hui retiré à Bourg-en-Bresse. Ce texte a été publié en français dans *L'Ain agricole*, numéro de décembre 1992.

⁷ Noël.

⁸ Midi.

⁹ Beaucoup.

¹⁰ Donner.

¹¹ Ce qui reste.

¹² Instituteur

¹³ Périr, crever.

JEAN DASTÉ

Jean Dasté a quitté la scène, le titre du journal qui annonçait sa disparition était juste, si la scène est celle de la vie. Il avait quitté depuis longtemps la scène du théâtre, celle des mises en scène et des jeux théâtraux, celle qu'il occupait avec la troupe qu'il avait fondée. En revanche, il avait conservé l'amour du théâtre et de la poésie et les contacts avec son public, toujours fidèle à ses récitals, un public d'amis qui venaient ensuite l'embrasser sur la petite scène du théâtre en sous-sol de la comédie de Saint-Etienne. C'est dire si le mot scène avait un autre sens que celui qui, au spectacle, met en valeur une vedette.

Jean Dasté était l'ami de son public et c'est du chagrin qu'il ressent à sa disparition. De nombreux articles ont paru dans le *Progrès* ou le *Monde*, assortis de témoignages. Ils étaient en général bien faits et chacun retraçait ses souvenirs avec la sensibilité et la chaleur qui convenaient à l'homme et au comédien qu'était Jean Dasté. Je vais aussi évoquer quelques souvenirs. Ils se confondent sans doute parfois avec les souvenirs communs aux autres spectateurs, parfois ils seront plus personnels puisque j'ai eu la chance de le connaître un peu plus.

Mes premiers souvenirs sont assez lointains. Ils sont ceux d'une petite fille de dix ans qui découvrait le théâtre. C'était au Rex. La troupe de la Comédie de Saint-Etienne jouait une tragédie de Corneille, *Polyeucte*. Jean Dasté tenait le rôle de Félix ; au début, il m'apparaissait comme le méchant qui, bizarrement, à la fin se rachetait, mais que c'était beau ! J'ai gardé longtemps la coupure de journal représentant Pauline et Polyeucte, Jeanne Girard et René Lesage, avec l'article composé par Madame Fournier, fidèle spectatrice et journaliste aux commentaires toujours judicieux, enthousiastes ou critiques. A vrai dire, j'étais alors intensément séduite par Polyeucte et sa voix profonde, un peu précieuse. Je me souviens d'une joie intense face à une découverte essentielle : enthousiasme mêlé pour le jeu théâtral, les alexandrins de Corneille, les costumes et le destin tragique...

Si j'insiste sur cette représentation, c'est qu'elle m'a permis de comprendre aussi quelles pouvaient être la joie et la passion de l'interprète. J'en ai souvent parlé ensuite avec Jean Dasté, un peu surpris des réactions d'un public aussi jeune.

Tous les Montbrisonnais fidèles à la Comédie se souviennent de l'atmosphère de fête qui régnait lors des représentations, quatre ou cinq fois par an, au Rex, du théâtre classique à celui de Brecht, et de Jean Dasté si à l'aise dans les personnages de Molière mais aussi heureux de faire découvrir en avant-spectacle des textes poétiques ou des auteurs nouveaux. J'ai été très frappée par son interprétation du *Zouave d'Eupatoria* dans un rôle d'anarchiste au grand cœur et au langage libre.

La mise en scène, toujours soignée, ne submergeait pas le texte et la voix des acteurs prenait une grande importance : celle de Jean Dasté bien sûr, celle de Françoise Bertin, de Gaston Joly, de René Laforgue...

Jean Dasté pensait que le théâtre devait aller au-devant d'un public populaire. Nous n'avons pas connu ici les représentations de quartier comme à Saint-Etienne. Marc Fournier parle, lui, avec beaucoup d'émotion des représentations qui avaient lieu dans son quartier du Soleil et auxquelles, enfant, il assistait avec passion. A Montbrison, la troupe de Jean Dasté a joué à plusieurs reprises sous un chapiteau du Shakespeare, *la Tempête* et *Songe d'une nuit d'été*, sur le parvis de Notre-Dame, *le Miracle de Notre-Dame*, et sur la terrasse de la piscine, *Le Médecin malgré lui*, et *le Général inconnu* d'Obaldia.

La troupe apportait la vie et du bonheur. Je me souviens aussi des séances scolaires présentant le *Bourgeois Gentilhomme* et *Amal et la lettre du Roi* avec Jean et Catherine Dasté. Quel émerveillement et quelle joie d'entrer dans l'univers magique du théâtre !

J'ai eu un jour la chance d'accompagner mon père au *Lion d'Or* et de voir Jean Dasté de près. C'était juste avant une représentation de *Macbeth*, Jean Dasté était totalement aphone mais, miracle du théâtre, il a joué quand même...

Plus tard, je lui ai raconté tous ces souvenirs de jeune spectatrice. Il était toujours heureux de constater que son public se souvenait si précisément de son passage à Montbrison. Quelques années plus tard, il a été touché de recevoir un petit album confectionné avec des articles de Madame Fournier sur la plupart des représentations à Montbrison. Madame Jeannette Baudier, spectatrice fidèle et avisée, lui a remis tous les programmes de la Comédie qu'il n'avait pas lui-même conservés et qu'elle avait précieusement gardés. Un jour, d'un jardin montbrisonnais, une dame s'est précipitée vers lui avec un bouquet de fleurs pour le remercier de tant de bonheur donné. Ces témoignages étaient pour lui bien plus importants qu'un quelconque vedettariat.

On le voit, les rapports de Jean Dasté avec son public étaient exceptionnels. En dehors du plaisir théâtral, le spectateur sentait confusément qu'avec lui, on était loin de l'artifice et de la vanité. On abordait tout avec une mentalité de découvreur. Lui qui affirmait que sa culture avait été formée par le théâtre, il s'émerveillait et faisait partager ses découvertes. Le public, lui, était familier, affectueux, proche, et le regard était double dans un amour du théâtre transmis et partagé.

Quand Jean Dasté a abandonné la direction de la Comédie, il s'est approché d'un autre public, celui des jeunes à qui il rendait visite dans les établissements scolaires, expérience qui passionnait celui qui avait été un surveillant compréhensif de "Zéro de Conduite" de Jean Vigo. Il arrivait avec sa valise, ses masques et la magique petite marionnette indonésienne. C'était alors une autre rencontre. Il est venu pendant des années voir mes élèves. Nous nous préparions, il disait souvent une nouvelle de Tchekhov, des poèmes, présentait quelques parodies ou mimes avec des masques. Il y avait ensuite une discussion avec les élèves. Je peux affirmer que toutes ces rencontres ont été extraordinaires. Jean Dasté avait un exceptionnel don pédagogique. Rapidement mis en confiance, les élèves posaient leurs questions et en parlaient longtemps ensuite, surpris de cette simplicité qui va naturellement au fond des choses. Parfois, ils montraient à leur tour leurs essais théâtraux, inquiets de l'appréciation de Jean. Certains mêmes ont participé à une émission télévisée avec F.R.3...

Et puis il y avait les récitals, généralement dans la petite salle de la Comédie appelée théâtre en sous-sol : poèmes d'auteurs connus de tous, Villon, La Fontaine, Baudelaire, de poètes amis de Jean comme René Char ou d'auteurs inconnus, déportés, prisonniers. Le choix venait de ses goûts personnels, éclectiques mais centrés sur la complexité de l'être humain avec ses joies, ses difficultés, ses cassures. Avec quel enthousiasme communicatif il disait le petit poème en prose *Enivrez-vous* de Baudelaire, avec quelle émotion le très beau texte de René Char sur la Sorgue et sa malice s'accordait bien avec le ton des fables de La Fontaine comme le *Renard et le Buste*. Il aimait les textes critiques ; pendant longtemps, il a déclamé avec des masques satiriques des extraits authentiques de discours politiques dont le ridicule paraissait alors évident. Il s'intéressait beaucoup à l'actualité et pouvait sans doute être un juge sévère envers l'hypocrisie de certains notables qu'il n'aimait pas. Il détestait la vanité, les effets, tout ce qui éloignait de la simplicité et le choix des textes le portait de plus en plus vers des thèmes essentiels et simples comme le retour d'Ulysse dans *l'Odyssée* ; il préparait aussi des passages du *Petit Prince* de Saint-Exupéry. On s'étonnait toujours de voir qu'avec si peu d'effets, il savait captiver le public de la petite salle qui redécouvrait la poésie et était conscient de vivre un moment privilégié. A chaque fois il avait le trac mais il voulait continuer car c'était un double bonheur, dire de beaux textes et rencontrer un public qu'il aimait et qui l'aimait.

Le dernier récital s'est passé chez lui. Il était un peu fatigué et pensait que se déplacer risquait d'être éprouvant. La salle de séjour était aménagée en petite salle de spectacle. Le public arrivait, caressait la chienne, embrassait Jean, embrassait sa femme Ginette, toujours présente, admirable, attentive, dont il cherchait sans cesse le regard et qui, cette fois, lui donnait la réplique en jouant Dorine dans une scène de *Tartuffe*... La magie a joué encore. Jean était transformé dès qu'il paraissait. L'ambiance était chaleureuse et émue. Après le récital, chacun était invité à boire un verre de vin, pour l'amitié. Je suis allée lui dire au revoir, quelqu'un a pris une photo, il me l'a envoyée. Je ne savais pas que c'était un adieu.

Thérèse Mascle

TROIS DISPARITIONS :

En peu de mois, trois de nos amis nous ont malheureusement quittés ; ils avaient participé à l'aventure de "Village de Forez" et de "Patois Vivant" ; nous leur rendons ici un hommage mérité.

JEAN-BAPTISTE CHEZE

(1925-1994)

Une semaine après le décès de Jean Bruel, au début d'avril, nous apprenions malheureusement celui de notre ami Jean-Baptiste Chèze, qui avait collaboré à plusieurs reprises à "Village de Forez" et, auparavant, à "Patois Vivant".

D'origine stéphanoise, Jean-Baptiste Chèze avait fait ses études au lycée Claude-Fauriel puis à la faculté de Lettres de Lyon. Professeur d'allemand, il avait d'abord enseigné au lycée de Tarare puis avait été nommé à Montbrison en 1963 ; il enseigna au lycée Mario-Meunier, puis à Beauregard, jusqu'à sa retraite prise en 1985 : plusieurs générations de lycéens avaient appris avec lui la langue de Goethe et appréciaient la conviction et le savoir du professeur ; sa modestie et sa discrétion cachaient une grande culture - il fit au club de lecture de la bibliothèque municipale une conférence remarquée sur Heinrich Böll.

Jean-Baptiste Chèze s'intéressait à l'Histoire et était membre de la Diana. Particulièrement attaché à Saint-Didier-sous-Rochefort d'où son épouse était originaire, il avait de nombreux centres d'intérêt : les traditions locales, le patois, l'archéologie. Lorsque Joseph Barou avait fondé, dans le cadre du Centre Social, le groupe "Patois Vivant", il avait participé à ses réunions et aidé, avec Madame Chèze, aux transcriptions des cassettes ; celles-ci étaient enregistrées pendant les réunions qui avaient lieu sous forme de veillées. Il avait aussi donné deux articles à "Village de Forez" et avait fait partie de son premier comité de rédaction.

Il y avait chez Jean-Baptiste Chèze beaucoup de générosité : il était "donneur de voix" pour les aveugles : il enregistrait des cassettes de livres qui permettent aux aveugles d'écouter des textes de littérature et d'histoire ; il avait même appris le braille pour pouvoir transcrire les textes.

Jean-Baptiste Chèze avait encouragé Marie Chèze dans ses travaux de poésie et de peinture et était heureux des succès qu'elle avait rencontrés : ils ne se quittaient jamais. C'est à elle aussi que nous pensons : nous lui redisons notre amitié.

C. L.

JEAN CHAMBON

(1915-1994)

Le 8 mai 1994, disparaissait brutalement Jean Chambon. Jean était né à St-Bonnet-le-Courreau où il avait passé son enfance. Après son service militaire, il participa à la guerre de 1939-1945 et resta, pendant de longues années, prisonnier en Allemagne. Cette période, une part importante de sa jeunesse, l'avait beaucoup marqué.

Installé à Montbrison, où il était chauffeur-déménageur, il y fonda une famille et participa activement à la vie locale. Il exerça notamment des responsabilités au sein du conseil municipal de la ville.

C'était pleinement un Montbrisonnais, connu et aimé de tous. L'immense foule qui se pressait dans la collégiale Notre-Dame lors de ses funérailles en rendait un éloquent témoignage. C'était

aussi un fils de la montagne, fier de ses origines paysannes, de son village natal, du patois qu'il aimait parler et chanter. Excellent conteur, il avait participé avec son épouse Philippine, dès le début, aux veillées du groupe "Patois vivant". Beaucoup de ses récits, en patois, ont été publiés par "Patois Vivant" de 1977 à 1974. C'était un homme simple et bon, aimant rire et plaisanter.

A la retraite, Jean était resté très actif et s'était impliqué dans de nombreux groupements montbrisonnais, chez les Randonneurs, au Centre Social, dans les organisations d'anciens combattants... sans oublier la communauté paroissiale. Nous voulons dire notre sympathie à Madame Chambon et à toute sa famille qui comptait beaucoup pour lui. Ce n'est qu'un au-revoir, Jean. Mais déjà vous nous manquez beaucoup.

J. B.

GEORGETTE SIMONET

(1915-1994)

Le décès de Georgette Simonet, le 13 juillet 1994, a profondément ému les habitants de Champdieu, les "fidèles du samedi" de la Diana et les lecteurs de "Village de Forez".

Georgette Simonet était née Jay, à Champdieu, le 10 mai 1915. Elle aimait évoquer ses premières études à l'école primaire de ce village. Elle parlait avec tendresse et humour de ses successives maîtresses, elle narrait des souvenirs restés présents dans sa mémoire grâce à leur couleur originale, à leur côté insolite (comme certain bain, indispensable, dans un baquet, après un pénible transport de charbon dans le cabanon de l'école !).

Elle était profondément attachée, par toutes ses racines, par son enfance heureuse, par ses amies de jeunesse, à ce médiéval bourg lové au pied de la Madone, aurolé par ses vignes et dominé par l'imposant ensemble "église-prieuré". La majorité de son existence se déroula à Champdieu, malgré quelques infidélités nécessaires - travail oblige !

Son amour pour Champdieu et le Forez fut loin d'être passif. Elle fut l'une des fondatrices du "Groupe de Recherche sur le passé de Chandieu". Durant des années, tous les mardis, en compagnie de D. Dubreuil, J. Grange, J. Guillot, R. Marandon, P. Robert, A. Spéry et moi-même, elle travailla à ranimer l'histoire de ce modeste coin de France. Elle colla, découpa, lima, peignit, avec et comme les susnommés, pour élaborer la maquette de Chandieu en 1450, d'après l'Armorial de Guillaume Revel (maquette actuellement visible au prieuré).

Adhérente du Centre Social de Montbrison, elle fut intéressée par la revue "Village de Forez", dès le n° 1 de 1980. Elle y publia divers articles en collaboration avec moi-même puis avec Jean Guillot.

Elle adhéra à la Diana en 1980 et fréquenta assidûment, tous les samedis, les fonds des archives notariales. Son entrain et sa gaieté éclairaient ce lieu vénérable, plus habitué il est vrai à la sereine recherche silencieusement feutrée et aux débats fondamentaux.

Votre brusque départ, Madame Simonet, ce 13 juillet 1994, nous laisse de l'amertume et bien évidemment des souvenirs que nous aimerions garder en belle humeur pour honorer votre constante jovialité.

"Village de Forez" exprime ici toute sa sympathie à ses enfants et petits- enfants.

C. B.